



Michel Espagne, Julie Gary et Guangyao Jin (dir.)

## Conférences chinoises de la rue d'Ulm

Demopolis

---

### 5. Civilisés ou barbares : l'Orient vu par un penseur du XIX<sup>e</sup> siècle

Une analyse du cas de John Stuart Mill

Li Hongtu

---

DOI : 10.4000/books.demopolis.2403  
Éditeur : Demopolis  
Lieu d'édition : Demopolis  
Année d'édition : 2017  
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020  
Collection : Quaero  
ISBN électronique : 9782354571672



<http://books.openedition.org>

#### Référence électronique

HONGTU, Li. 5. *Civilisés ou barbares : l'Orient vu par un penseur du XIX<sup>e</sup> siècle : Une analyse du cas de John Stuart Mill* In : *Conférences chinoises de la rue d'Ulm* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 04 octobre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/2403>>. ISBN : 9782354571672. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2403>.

---

## **Civilisés ou barbares : l'Orient vu par un penseur du XIX<sup>e</sup> siècle**

*Une analyse du cas de John Stuart Mill*

LI Hongtu

Nous aimerions aborder dans la présente contribution la question de la civilisation et de la barbarie à travers les représentations de l'Orient chez les penseurs occidentaux du XX<sup>e</sup> siècle. Nous nous intéresserons plus particulièrement au cas d'un des penseurs anglais majeurs de cette époque, John Stuart Mill, afin de mieux saisir comment l'Orient était perçu par l'Occident. Cette question semble revêtir une importance plus grande encore depuis les réflexions et controverses suscitées dans les milieux académiques par Edward Saïd et sa critique de l'orientalisme ; mais dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, certains penseurs et partisans de la colonisation et de l'hégémonie européenne ont utilisé ce concept d'Orient pour établir les fondements idéologiques d'un nouvel ordre mondial caractérisé par l'hégémonie européenne. Ils se sont posés comme symbole de la « civilisation » en reléguant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine au rang de « barbares ». Ainsi, la dichotomie entre civilisés et barbares a non seulement été érigée en courant de pensée, mais elle est devenue la ligne de démarcation du nouvel ordre mondial.

### **Une classification hiérarchique des civilisations**

Dès les années 1850, la Grande-Bretagne, avec le renforcement de sa puissance économique qui a accompagné la révolution

industrielle, commence à coloniser des territoires étrangers pour établir un « empire sur lequel le soleil ne se couche jamais », formant ainsi un nouveau système international, ou un nouvel ordre, dominé par elle. Il faut bien comprendre que cet ordre international implique une domination non seulement économique, mais aussi et surtout idéologique. Il ne repose donc pas uniquement sur la force matérielle, mais sur une légitimité et sur une capacité à imposer une certaine définition d'un ensemble de concepts, et notamment des concepts clés de « civilisation » et de « liberté ». Les penseurs de l'époque, y compris l'un des plus éminents, John Stuart Mill, ont remanié ces concepts pour défendre la légitimité de l'ordre mondial établi par la Grande-Bretagne.

L'émergence du concept de civilisation est bien antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est à ce moment qu'il entre dans la terminologie de penseurs anglais, dont Stuart Mill, et français, comme Guizot et Tocqueville. Ce concept leur permet de mettre en regard la civilisation anglaise, française ou européenne, et ce que montrent d'autres contrées. Tous par exemple évoquent la Chine dans leurs œuvres pour pointer du doigt son immobilisme, tandis que l'Europe ne cesse de progresser. Les penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont inscrit l'idée de progrès dans la notion de civilisation, en établissant une gradation et en définissant différents stades, les peuples n'ayant pas atteint un certain stade de civilisation étant barbares ou immobiles. Ainsi, un certain nombre de penseurs comme Adam Smith, Guizot et Tocqueville ont estimé que la Chine, voire toute l'Asie, stagnait. Lorsque Thomas Buckle évoque le concept de civilisation dans son *Histoire de la civilisation en Angleterre*, il pose lui aussi différents degrés de civilisation identifiables par le stade de développement. Ainsi mises en regard, « civilisation » et « barbarie » sont dans la pensée de ces auteurs deux notions antithétiques.

Au cours du processus de formation sémantique du concept de civilisation, les penseurs occidentaux ont également intégré l'idée d'espace. Il existe une classification hiérarchique des différents degrés de civilisation, étroitement liée à l'idée de progrès, d'où l'on peut immédiatement tirer une division spatiale au sein de laquelle l'Europe serait la sphère exclusive de la civilisation. À l'issue de la révolution industrielle, l'Europe développée et industrialisée est

devenue un espace totalement intégré, doté de modes de production homogénéisés, riche, et formant une communauté partageant un mode de vie hautement évolué. Le terme « européanisation » synthétise à lui seul tous ces phénomènes qui concernent pourtant principalement l'Europe de l'Ouest. La civilisation a ainsi pris une dimension spatiale selon laquelle l'Europe est civilisée et l'espace extérieur à l'Europe est barbare. Dans le processus de formation sémantique du mot, l'Europe et l'Asie ont été posées en vis-à-vis, donnant lieu à une opposition entre ce que l'on appelle encore le monde occidental et le monde oriental. Entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les Européens ont commencé à diviser le monde en deux : l'Orient et l'Occident. Cette division crée un espace ayant l'Europe pour centre et un espace non européen principalement constitué par les pays d'Orient. Mais ce découpage fait plus que tracer une ligne de séparation entre l'Europe et le reste du monde : il affirme en outre l'état d'avancement de l'Europe et l'état de stagnation des autres régions du monde. C'est au moment où la Grande-Bretagne devient cette superpuissance surnommée « l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais », que les concepts de civilisation et de barbarie atteignent leur apogée, comme on peut le voir dans le tableau page suivante<sup>1</sup>.

On peut observer dans ce tableau que la civilisation se réalise par étape et se divise en catégories ; la Grande-Bretagne se range dans la première, les pays qui ne sont pas encore développés appartiennent au deuxième monde et les territoires qui se trouvent encore à l'état sauvage au troisième monde. Ce résumé comporte des inexactitudes, car l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont un peu à part et la Chine, l'Afrique et l'Inde appartiennent en fait au troisième monde. Si l'on compare les différentes caractéristiques, les institutions, voire le climat, on observe dans chaque catégorie la progression depuis un état inférieur, représenté par les pays non européens, vers un état supérieur, représenté par l'Europe. Dans *L'Esprit des lois*, Montesquieu discutait déjà en détail de l'environnement climatique, géographique, ou encore du système juridique, mais c'est une question qui a intéressé l'ensemble du mouvement des Lumières. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle,

---

1. HOBSON John M. 2004, p. 219.

Classement des niveaux de civilisation

Niveaux de civilisation	« Civilisé » (leader et première catégorie) Premier monde	« Non développé » (seconde catégorie) Deuxième monde	« Barbare » (troisième catégorie) Troisième monde
Pays correspondants	Europe occidentale avec le Royaume-Uni à sa tête	Empire ottoman, Chine, Siam et Japon	Afrique, Australie et Nouvelle-Zélande
Appartenance ethnique	Blancs	Jaunes	Noirs
Nature	Disciplinés, travailleurs	Mélancoliques et rigides	Lents et paresseux
Climat	Froid et humide	Aride et tropical	Extrêmement aride
Religion	Chrétiens	Païens	Athées ou païens
Théorie du despotisme oriental	Démocratique, libéral, individualiste, rationnel	Despotique, esclavagiste, collectiviste, irrationnel	Despotique ou sans gouvernement, collectiviste, irrationnel
Théorie de Peter Pan	Paternel/masculin, novateur, indépendant, rationnel	Adolescent/féminin, exotique, réactionnaire, irrationnel	Enfantin/féminin, dépendant, passif, irrationnel

les penseurs des Lumières se divisent en deux catégories : le groupe représenté par Voltaire fait l'éloge de la Chine tandis que le groupe représenté par Montesquieu en fait la critique. Voltaire considère que la Chine est un modèle à suivre alors que Montesquieu pense le contraire. Bien sûr, quelles que soient leurs différences de point de vue, tous sont motivés par le besoin de critiquer le despotisme de leur époque, et observent leur objet comme un « Autre ». Pourtant, dès le début de la révolution industrielle, les penseurs européens considèrent tous la Chine et l'Inde comme des nations immobiles ; cette critique apparaît de manière récurrente notamment chez Adam Smith, François Guizot et Alexis de Tocqueville, mentionnés plus haut, ou encore chez Stuart Mill. Contrairement aux penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, aucun d'entre eux ne considère la Chine comme une nation civilisée, rationnelle et ayant des coutumes raffinées, ils y voient tous un pays autoritaire et immobile. Cette lecture dichotomique faite par de nombreux penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle va jusqu'à attribuer une nature sexuelle aux pays, les pays européens seraient de nature masculine et les autres de nature féminine. Cette conception de la civilisation chez les penseurs occidentaux du XIX<sup>e</sup> siècle fait état d'une délimitation entre l'Occident et l'Orient, ou plutôt entre l'Europe et ce qui est dehors de l'Europe, et dessine un monde bipolaire où il existe non seulement une fracture, mais des écarts de développement considérables entre les deux mondes, l'Occident se tenant au sommet de la civilisation tandis que le reste du monde se trouverait dans un état de barbarie et d'infériorité. Ainsi, l'Europe doit apporter progrès et civilisation par-delà ses frontières, par la colonisation et d'autres moyens. Comme l'affirme l'historien, philosophe et explorateur anglais Winwood Reade :

La Turquie, la Chine et le reste du monde connaîtront un jour la prospérité, mais ces peuples n'accompliront rien avant de bénéficier des droits de l'homme ; et ils ne pourront obtenir ces droits que grâce à la conquête européenne<sup>2</sup>.

John Westlake affirme quant à lui dans *Chapters on the Principles of International Law* en 1894 :

---

2. HOBSON John M. 2004, p. 219.

Les territoires non développés doivent être annexés ou occupés par des pays occidentaux avancés<sup>3</sup>.

Dans cette optique, nous sommes mieux à même de comprendre l'autre grand penseur du XIX<sup>e</sup> siècle, Karl Marx, qui aborde cette question dans le *Manifeste du Parti communiste* :

La bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. [...] Sous peine de mort, elle force toutes les nations à adopter le mode bourgeois de production; elle les force à introduire chez elles la prétendue civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises. En un mot, elle se façonne un monde à son image<sup>4</sup>.

Dans cette phrase de Marx, la bourgeoisie, par la mondialisation et le marché, entraîne tous les peuples jusqu'aux plus barbares dans le giron de la civilisation. Ici, Marx présuppose deux concepts, celui de civilisation et celui de barbarie. Il affirme que tous les peuples du monde seront unifiés par les bourgeois occidentaux ou par une communauté menée par eux. Partout où se répand le capitalisme, il intègre les peuples dans le système occidental, c'est-à-dire dans le système capitaliste. On comprend donc que Marx considère ce système comme le système civilisé, et tous les peuples qui n'appartiennent pas à ce système, à ce mode de vie et de production, comme barbares. Il existe donc une double relation d'opposition dans l'œuvre de Marx, entre civilisation et barbarie, et donc aussi bien entre capitalisme et absence de capitalisme. Ainsi, les territoires non européens, non capitalistes, doivent passer du rang de barbares à celui de civilisés, c'est-à-dire prendre le chemin du capitalisme et se développer selon le mode occidental. La civilisation et le mode de vie capitaliste doivent intégrer tous les peuples barbares non développés dans leur système de développement, et initier leur processus de civilisation. Bien entendu, c'est un processus douloureux, mais qui en vaut la peine. Sur cette base, Marx demande en s'appuyant sur l'étude de l'Inde : les colonisateurs exercent-ils une force destructrice

---

3. HOBSON John M. 2004, p. 238.

4. Karl Marx & Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, 1848 (trad. de Laura Lafargue, 1893). Édition consultée : version numérique de la collection « Les classiques des sciences sociales » : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels\\_Marx/manifeste\\_communiste/manifeste\\_communiste.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/manifeste_communiste/manifeste_communiste.html), p. 11.

ou génératrice sur les colonies ? La colonisation est-elle un bien ou un mal ? Les colonisateurs sont-ils des envahisseurs ou des bâtisseurs ? Dans *La domination britannique en Inde*<sup>5</sup>, la double mission, destructrice et régénératrice, évoquée par Marx implique que les pays non capitalistes ne puissent entrer dans le système capitaliste occidental que sous la domination coloniale. Ce qui, du point de vue de l'opposition entre civilisation et barbarie, peut apparaître comme un processus de civilisation impose, du point de vue du développement social, le capitalisme comme modèle unique. La double mission dont Marx fait ainsi l'exposé est assurément l'expression de l'idée selon laquelle la civilisation occidentale est le modèle le plus judicieux à adopter, mais comment juger cette attitude, et comment apprécier le caractère judicieux de ce modèle ?

### **John Stuart Mill : quand la « civilisation » guide la « barbarie »**

Nous allons voir à présent comment le penseur anglais John Stuart Mill aborde cette question. Son père, James Mill, auteur d'une *Histoire de l'Inde britannique*, a travaillé à la Compagnie britannique des Indes orientales. John y a lui aussi longuement travaillé et il est assez familier de l'Orient et de l'Inde en particulier, ce qui lui permet d'intégrer dans son système de pensée une mise en contexte et une compréhension particulière de la notion de civilisation. Parce qu'il connaît bien l'Inde et qu'il suit depuis longtemps sa situation en tant que pays d'Orient, il se sent pleinement appartenir à cette glorieuse époque où « l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais » est à son apogée. C'est dans cette optique que nous souhaitons analyser le point de vue de Mill sur les notions de civilisation et de barbarie. Sa vision du monde non occidental en tant que penseur européen du XIX<sup>e</sup> siècle constitue selon nous un cas tout à fait typique.

En tant que penseur libéral, Mill défend ardemment les libertés individuelles, mais une autre question se dessine très nettement dans sa discussion sur la liberté : qui peut être libre, et sous quelles conditions ? En tant qu'individu, dans quelle situation peut-on

---

5. Karl Marx, *New York Tribune* des 25 juin et 8 août 1853.



affirmer que l'on possède la capacité ou le droit d'être libre? En tant que peuple, dans quelle condition peut-on revendiquer une nature suffisamment élevée pour jouir de la liberté? Mill donne à ces questions des réponses à la fois très claires et directes. La liberté est une valeur universelle, mais sa réalisation et son obtention sont soumises à des conditions et des limites. Dans *De la liberté*, il écrit :

Il n'est peut-être guère nécessaire de préciser que cette doctrine n'entend s'appliquer qu'aux êtres humains dans la maturité de leurs facultés. Nous ne parlerons pas ici des enfants, ni des adolescents des deux sexes en dessous de l'âge de la majorité fixé par la loi. Ceux qui sont encore dépendants des soins d'autrui doivent être protégés contre leurs propres actions aussi bien que contre les risques extérieurs. C'est pour cette même raison que nous laisserons de côté ces âges arriérés de la société où l'espèce elle-même pouvait sembler dans son enfance. Les toutes premières difficultés qui se dressent sur le chemin du progrès spontané sont si considérables, qu'on a rarement le choix des moyens pour les surmonter; aussi un souverain progressiste peut-il se permettre d'utiliser n'importe quel expédient pour atteindre un but, autrement inaccessible. Le despotisme est un mode de gouvernement légitime quand on a affaire à des barbares, pourvu que le but vise à leur avancement et que les moyens se justifient par la réalisation effective de ce but. La liberté, comme principe, ne peut s'appliquer à un état de chose antérieur à l'époque où l'humanité devient capable de s'améliorer par la libre discussion entre individus égaux. Avant ce stade, il n'existe pour les hommes que l'obéissance aveugle à un Akbar ou à un Charlemagne, s'ils ont la bonne fortune d'en trouver un. Mais dès que l'humanité devient capable de se guider sur la voie du progrès grâce à la conviction ou la persuasion (c'est depuis longtemps le cas des nations qui nous intéressent ici), la contrainte — exercée directement ou en répression par le biais de sanctions pénales — ne peut plus être admise comme un moyen de guider les hommes vers leur propre bien : elle se justifie uniquement dès lors qu'il s'agit de la sécurité des autres<sup>6</sup>.

La seule raison légitime que puisse avoir une communauté civilisée pour user de la force contre un de ses membres est de l'empêcher de nuire aux autres<sup>7</sup>.

Notons ici l'emploi des termes « civilisé » et « communauté civilisée ».

---

6. MILL John Stuart (1859) 2002, p. 11-12.

7. *Ibid.*, p. 11.

Par exemple, dans ce pays et dans la plupart des pays civilisés, un engagement par lequel quelqu'un se vendrait ou consentirait à être vendu comme esclave serait nul et sans valeur sans appui de la loi ou de l'opinion<sup>8</sup>.

Dans ce passage, Mill convoque à nouveau la notion de « civilisation ».

Mais c'est là le privilège et la condition propre d'un être humain dans la maturité de ses facultés que de se servir de l'expérience et de l'interpréter à sa façon<sup>9</sup>.

Notons que Mill parle ici de la maturité (*maturity*) des individus et qu'il avait utilisé plus haut la même expression pour caractériser des populations humaines.

On comprend à la lecture de ces quelques extraits que la pensée libérale de Mill implique une réflexion constante sur les conditions de réalisation de la liberté liées aux notions de « maturité », de « civilisation » et de « barbarie ».

Qu'est-ce qu'un individu « mature » et quelle est la signification de ce terme lorsqu'on l'applique à des groupes humains ? Pourquoi seuls les individus ou les communautés matures peuvent-ils jouir de la liberté ? Pour répondre à cette question, on peut se référer à un passage célèbre du *Qu'est-ce que les Lumières ?* de Kant :

Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de son immaturité dont il est lui-même responsable. Immaturité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement (pouvoir de penser) sans la direction d'autrui, immaturité dont il est lui-même responsable (faute) puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude* (Ose penser) ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières<sup>10</sup>.

Ici, le critère de la maturité est la capacité à utiliser sa propre raison, autrement dit, c'est la raison qui permet de déterminer si un individu est mature ou non.

---

8. *Ibid.*, p. 79.

9. *Ibid.*, p. 46.

10. KANT Emmanuel (1784) 2006. Traduction modifiée.

De fait, l'association entre maturité et raison et l'utilisation de ce type de critère n'ont pas été initiées par Kant au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, John Locke évoque clairement ces questions dans son *Traité du gouvernement civil*. Selon lui, l'arrivée dans la maturité se manifeste par la capacité à comprendre la loi et à contenir ses actes dans les limites imposées par cette dernière, c'est-à-dire à faire usage de sa raison. Il écrit :

Ainsi, nous naissons libres, aussi bien que raisonnables, quoique nous n'exercions pas d'abord actuellement notre raison et notre liberté. L'âge qui amène l'une, amène aussi l'autre<sup>11</sup>.

Plus loin, Locke tire une autre conclusion : tant qu'un individu se trouve au stade de l'enfance et que sa raison n'a pas atteint une maturité suffisante, il doit être pris en charge par ses parents, et ce jusqu'à ce qu'il soit assez mature :

Et par là, nous voyons comment la liberté naturelle, et la sujétion aux parents peuvent subsister ensemble, et sont fondées l'une et l'autre sur le même principe. Un enfant est libre, sous la protection et par l'intelligence de son père, qui le doit conduire jusqu'à ce qu'il puisse régler ses propres actions<sup>12</sup>.

De même, comme les enfants, toute personne privée de raison doit être soumise à une supervision :

Si par des défauts qui peuvent arriver, hors du cours ordinaire de la nature, une personne ne parvient pas à ce degré de raison, dans lequel elle peut être supposée capable de connaître les lois et d'en observer les règles, elle ne peut point être considérée comme une personne libre, on ne peut jamais la laisser disposer de sa volonté propre, à laquelle elle ne sait pas quelles bornes elle doit donner. C'est pourquoi étant sans l'intelligence nécessaire, et ne pouvant se conduire elle-même, elle continue à être sous la tutelle et sous la conduite d'autrui, pendant que son esprit demeure incapable de ce soin. Ainsi, les lunatiques et les idiots sont toujours sous la conduite et le gouvernement de leurs parents<sup>13</sup>.

Ce genre de raisonnement généalogique faisant de la raison le critère de la maturité d'un individu traverse toute la pensée

---

11. LOCKE John (1690) 2002, p. 46-47.

12. *Ibid.*, p. 47.

13. *Ibid.*, p. 46.

occidentale, de Locke à Mill. Pour Locke, le gouvernement des individus dépourvus de raison par leurs compatriotes rationnels est à la base de la vie politique<sup>14</sup>, ce qui implique deux conséquences pour ces individus, être sous la tutelle et sous la conduite d'autrui. Là où Locke convoque l'idée de « tutelle » pour les individus, Mill l'étend au niveau des sociétés humaines et des groupes ethniques, en faisant de la Grande-Bretagne la nation civilisée et rationnelle investie de la responsabilité et de la mission de guider et d'éclairer les peuples barbares ou non encore civilisés dans ses colonies et au-delà. Et sur ce point, il existe un large consensus en Europe durant l'époque moderne. Comme l'écrit en France François Guizot :

L'immobilité est le caractère de la vie morale, c'est l'état où sont tombées la plupart des populations de l'Asie, où les dominations théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des Indous, par exemple. Je fais la même question que sur le peuple précédent: est-ce là un peuple qui se civilise<sup>15</sup>?

Mill dresse une opposition parallèle entre civilisation et barbarie. Il y a, d'un côté, les individus rationnels qui forment des populations civilisées et, d'un autre côté, les barbares qui ne sont pas encore doués de raison et donc non encore civilisés. C'est pourquoi il affirme :

Le despotisme est un mode de gouvernement légitime quand on a affaire à des barbares, pourvu que le but vise à leur avancement et que les moyens se justifient par la réalisation effective de ce but. La liberté, comme principe, ne peut s'appliquer à un état de choses antérieur à l'époque où l'humanité devient capable de s'améliorer par la libre discussion entre individus égaux.

Il ajoute :

Les esclaves doivent apprendre l'empire sur soi même et les sauvages être soumis au gouvernement d'autrui<sup>16</sup>.

---

14. *Ibid.*, p. 46.

15. GUIZOT François 1828, p. 13-14.

16. L'auteur ne donne pas de note pour cette citation. Un passage trouvé dans *Le gouvernement représentatif*, quoique sensiblement différent, pourrait y correspondre : « Il faut enseigner l'obéissance à un peuple de sauvages, mais non de façon à en faire un peuple d'esclaves. » (NdT.)

Un peuple qui ne dispose pas encore de la raison, autrement dit qui reste sauvage, ne peut jouir de la liberté et « le despotisme [devient] un mode de gouvernement légitime », c'est-à-dire que ce peuple doit être placé sous la conduite et la tutelle d'un homme et d'un peuple rationnel. Cela n'a rien d'immoral, ni même d'illégal, car cela relève pour Mill de la même logique lockienne selon laquelle les enfants qui n'ont pas encore atteint la maturité sont sous la supervision des adultes rationnels. C'est ce qu'il appelle le « gouvernement des lisières ». Il écrit :

Un despotisme qui peut dompter le sauvage ne fera (en tant que despotisme) que confirmer les esclaves dans leurs incapacités. Cependant, ceux-ci ne sauraient nullement diriger un gouvernement placé sous leur propre contrôle. Leur amélioration ne peut venir d'eux-mêmes, mais doit être apportée du dehors. La façon qu'il leur faut, leur seule manière d'arriver au progrès, c'est de passer d'un gouvernement arbitraire au gouvernement du droit. Ils ont à apprendre l'empire sur soi-même, et ceci n'est autre chose, au début, que la capacité d'agir d'après des instructions générales. Ce qu'il leur faut, ce n'est pas un gouvernement qui use de force, mais un gouvernement qui les guide. Comme ils sont cependant dans un état d'abaissement trop grand pour céder à la direction de ceux qu'ils ne regarderaient pas comme les possesseurs de la force, le gouvernement qui leur convient le mieux est celui qui possède la force, mais qui s'en sert rarement. À ce peuple d'esclaves, il faut un despotisme paternel ou une aristocratie à la façon du socialisme saint-simonien, un pouvoir qui préside d'en haut à toutes les opérations de la société (de manière à ce que chacun sente la présence d'une force capable de l'obliger à se conformer aux lois) mais qui, vu l'impossibilité de descendre à régler toutes les minuties de la vie et du travail, condamnerait et pousserait incessamment les individus à faire beaucoup par eux-mêmes. Ce gouvernement, qu'on peut appeler le gouvernement des lisières, semble être ce qu'il faut pour aider un pareil peuple à franchir le plus rapidement possible le premier pas qu'il doit faire dans le progrès social. Tel paraît avoir été le type du gouvernement des Incas au Pérou, et tel fut celui des Jésuites au Paraguay. J'ai à peine besoin de faire remarquer que les lisières ne sont admissibles que comme un moyen d'habituer graduellement le peuple à marcher seul<sup>17</sup>.

---

17. MILL John Stuart 1877, p. 53-54.

Dans une optique similaire, Mill prend le soin d'inclure dans *Le gouvernement représentatif*, un ouvrage qui se donne pour objet la définition du meilleur système politique, un chapitre intitulé « Du gouvernement des colonies d'un État libre ». Il commence ainsi ce chapitre :

Les États libres, comme tous les autres, peuvent posséder des dépendances acquises soit par conquête, soit par colonisation; nous en offrons le plus grand exemple dans le monde moderne<sup>18</sup>.

Mill divise par ailleurs les territoires colonisés en deux catégories :

Les uns sont composés de peuples dont la civilisation est semblable à celle du pays gouvernant, qui sont mûrs pour le gouvernement représentatif et dignes d'en jouir, comme les possessions anglaises en Amérique et en Australie; d'autres comme l'Inde sont encore fort loin de cet état<sup>19</sup>.

Notons ici l'emploi des expressions « États libres » et « civilisation », il ne fait pas de doute que sous la plume de Mill les pays libres sont les pays civilisés, et que les pays non encore civilisés comme l'Inde ne sont pas libres et loin de le devenir.

De toute évidence, Mill a toujours été de cet avis, il occupe depuis longtemps des responsabilités au sein de la Compagnie des Indes orientales et en tire une perception concrète. Selon lui, l'Inde, comme les autres colonies anglaises, est un pays autocratique et sauvage, et comme les intellectuels de l'époque, dès le début de sa carrière en Inde, Mill considère qu'il a affaire à un pays soumis à un gouvernement despotique et obéissant à un système de caste cruel. Il écrit dans son journal :

Le peuple anglais est probablement le plus apte à gouverner les peuples barbares ou semi-barbares tels que ceux qui habitent l'Orient, précisément parce que, de tous les peuples civilisés, c'est le plus inflexible et le plus attaché à ses propres coutumes<sup>20</sup>.

---

18. *Ibid.*, p. 417.

19. *Ibid.*, p. 418.

20. ZASTOUPIL Lynn 1994, p. 175.

Mill considère ici que la Grande-Bretagne est un pays civilisé et libre et que l'Inde est un pays barbare et non libre. Dès 1836, dans un article intitulé « Civilisation », Mill établit déjà une opposition entre civilisation et barbarie ; il estime qu'à un niveau supérieur, toutes les propriétés essentielles de la civilisation existent uniquement dans l'Europe de son temps, en particulier dans l'Empire britannique, et qu'on ne les retrouve dans aucun autre lieu ni à aucune autre époque<sup>21</sup>. Selon Edward Saïd, ce type de dichotomie provient d'une construction artificielle plaçant l'Occident au centre du monde. Mill n'est pas le seul à tenir ce genre de raisonnement, c'est une opinion répandue parmi les penseurs et responsables politiques anglais de l'époque qui se trouvent dans un schéma mental où la Grande-Bretagne constitue un « Moi » représentant l'Occident et où l'Inde est l'« Autre » oriental. Dans ce schéma, l'Inde et la Chine sont des pays soumis au « despotisme oriental » et à un « système rural archaïque ». Selon Saïd, cet orientalisme est caractéristique de l'idéologie de la domination occidentale.

Dans cette dichotomie, l'Inde est enfermée dans un système conceptuel qui la condamne à la barbarie et à l'asservissement, et où il est donc tout naturel de dévaluer sa société et sa culture. En 1834, Thomas Babington Macaulay, qui a beaucoup œuvré pour l'éducation au sein du Conseil supérieur de l'Inde, écrit :

Une seule étagère d'une bonne bibliothèque européenne vaut bien l'ensemble de la littérature indienne.

Lord William Bentinck, gouverneur général des Indes, écrit quant à lui :

Le grand dessein du gouvernement britannique devrait être la promotion de la littérature et des sciences européennes parmi la population indienne<sup>22</sup>.

On comprend à travers ces extraits que l'Inde se trouve dans un état sauvage ou semi-sauvage, qu'elle est incapable de se gouverner elle-même et qu'elle doit être prise en charge par des

---

21. MEHTA Uday Singh 1999, p. 99-100.

22. ROADS Murphey 1996, p. 273.

professionnels anglais disposant de connaissances avancées dans divers domaines<sup>23</sup>.

Dans cette optique, le gouvernement colonial de la Grande-Bretagne sur l'Inde ne relève pas de l'ingérence ou de la domination, mais a pour objet de guider et d'éduquer le pays et pour finalité de le conduire vers la civilisation et la liberté. Tous les décideurs politiques britanniques et, dès 1828, tous les gouverneurs généraux des Indes convertis au libéralisme utilitariste, Lord Bentinck en tête, estiment que la première mission de leur gouvernement consiste à éduquer et améliorer autant que possible la population indienne selon le modèle anglais et que la Grande-Bretagne doit, comme l'affirme le président du conseil d'administration de la Compagnie britannique des Indes orientales Edward Law, « remplir un devoir moral » afin d'« éduquer » l'Inde selon le modèle britannique moderne. Cela se manifeste concrètement par l'utilisation de l'anglais à la place du sanskrit et par la suppression des enseignements traditionnels indiens au profit des savoirs occidentaux, aussi bien en sciences et en mathématiques qu'en histoire et en philosophie<sup>24</sup>. En 1835, il est décidé que la maîtrise des connaissances anglaises et occidentales devait être le principal objet d'éducation en Inde,

afin de former une classe d'interprètes entre nous et les millions de personnes que nous gouvernons, une classe qui serait indienne de sang et de couleur de peau, mais anglaise en ce qui concerne les goûts, les opinions, la moralité et l'intellect<sup>25</sup>.

En somme, il s'agit de faire de l'Inde un pays « civilisé ».

Pour revenir aux idées Mill, à une époque où civilisation et barbarie étaient dans une opposition radicale et en tant que membre de la Compagnie britannique des Indes orientales, il estimait que la Grande-Bretagne était le parangon de la civilisation et de la liberté et que l'Inde était un pays de sauvages arriérés. D'un point de vue téléologique, le gouvernement de l'une sur l'autre est donc à la fois

---

23. Ce type de raisonnement s'applique également à la Chine. Les Allemands, par exemple, lorsqu'ils ont colonisé Qingdao, voyaient les Chinois comme des barbares malpropres qui avaient besoin d'un maître européen pour les guider. Voir Liu Lydia 2004, p. 62.

24. ROADS Murphey 1996, p. 273.

25. *Ibid.*



nécessaire et bénéfique<sup>26</sup>. Dans la mesure où ce gouvernement a pour objet de guider un peuple inférieur vers un état supérieur de civilisation, il est tout à fait légitime. À ce sujet, Mill écrit :

Voilà ce que nous avons à dire des colonies dont la population est assez avancée pour comporter le gouvernement représentatif. Mais il y en a d'autres qui n'en sont point arrivés là, et qui doivent être gouvernés par le pays dominant ou par les délégués de ce pays. Ce mode de gouvernement est aussi légitime qu'un autre<sup>27</sup>.

Ce à quoi il ajoute :

Rarement le gouvernant unique et ses conseillers, ou bien le petit nombre des gouvernants, seront exempts de la faiblesse générale du peuple ou de celle qui tient à l'état de civilisation, à moins qu'ils ne soient des étrangers appartenant à un peuple supérieur ou à une société plus avancée. Alors, sans doute, les gouvernants peuvent être de tous points supérieurs en civilisation à ceux qu'ils gouvernent, et la soumission à un gouvernement étranger de cette espèce, malgré ses maux inévitables, est souvent le plus grand des avantages pour un peuple; car elle lui fait franchir rapidement plusieurs phases du progrès et écarte bien des obstacles qui auraient pu subsister indéfiniment si la population soumise avait été abandonnée à ses chances, et à ses tendances naturelles<sup>28</sup>.

## **Le « progrès » de l'Europe et la « stagnation » de l'Orient**

Le raisonnement restitué ci-dessus associe étroitement la notion de civilisation à celle de progrès. C'est même le fil directeur de « Civilisation » ; Mill écrit d'ailleurs au début de cet article :

Le mot « civilisation », comme beaucoup d'autres termes philosophiques sur la nature humaine, dispose d'un double sens. Il désigne parfois les progrès humains en général et parfois certains types spécifiques de progrès. Ces progrès ayant pour finalité ultime la civilisation, « progrès » et « civilisation » sont intimement liés. Nous avons pour habitude de qualifier un pays de plus civilisé lorsque

---

26. ZASTOUPIL Lynn 1994, p. 173.

27. MILL John Stuart 1877, p. 430.

28. *Ibid.*, p. 105.

nous estimons qu'il a progressé, que sa population et sa société sont d'une nature supérieure; qu'il est plus avancé sur le chemin de la perfection; et qu'il plus heureux, plus noble et plus sage. C'est l'un des sens du mot civilisation. Mais il désigne en un autre sens uniquement le type de progrès qui distingue une nation riche et puissante d'un peuple de sauvages ou de barbares.

C'est à partir de ce second sens que Mill dresse une liste de domaines où se manifeste la différence entre civilisation et barbarie. Dans cette liste, c'est bien le mode d'organisation de la société, et non les critères matériels, qui constitue la différence la plus importante. Mill poursuit :

Dans la vie sauvage, il n'y a pas ou peu de droit ou d'administration judiciaire; pas d'emploi systématique de la force collective de la société pour empêcher les individus de se nuire mutuellement; chacun ne peut se fier qu'à sa propre force ou sa propre intelligence, et lorsque cela échoue, il n'a généralement pas d'autres ressources. Nous appelons donc civilisée toute population où l'organisation de la société, et sa capacité à protéger les personnes et les biens, est suffisamment aboutie pour maintenir la paix parmi ses membres, de manière à ce que la majeure partie de la communauté confie sa sécurité avant tout à l'organisation sociale et renonce, pour la plus grande partie et dans des circonstances ordinaires, à protéger ses intérêts (que ce soit par l'agression ou la défense) avec sa force et son courage.

Ici, il faut prêter une attention toute particulière au terme « progrès » (*progress*), et pour bien comprendre quel sens il recouvre chez Mill, il est nécessaire d'examiner l'usage qui en a été fait au fil du temps. Dès la Grèce et la Rome antiques jusqu'au Moyen Âge, on ne trouve pas, dans la conception de la société, de notion de progrès, mais bien davantage une compréhension cyclique de l'histoire et de l'humanité. Ce n'est qu'au xvi<sup>e</sup> siècle que le développement des sciences et de la technologie offre de nouvelles perspectives sur l'évolution de la nature et de l'homme, et que l'idée selon laquelle l'humanité progresse par une série de conquêtes et de transformations sur la nature se fait jour. Selon Fontenelle, les progrès de l'humanité sont sans limite et obéissent à des motifs spécifiques. En 1750, Turgot affirme dans son *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* que l'histoire de l'humanité

équivalait à l'histoire universelle des progrès, à l'histoire du passage de l'état sauvage à la liberté, et à l'histoire du développement des connaissances et de l'intelligence humaine. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les Lumières, et plus particulièrement chez Condorcet, l'idée selon laquelle les progrès de l'humanité sont théoriquement infinis et irréversibles est fortement ancrée. Condorcet se base sur le développement de l'Europe pour définir dix époques de ce progrès : 1. les hommes sont réunis en peuplades, 2. les peuples pasteurs, 3. progrès des peuples agriculteurs, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique, 4. progrès de l'esprit humain dans la Grèce, 5. progrès des sciences durant la Rome antique, 6. décadence des lumières, jusqu'à leur restauration, 7. la Renaissance, 8. depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au temps où les sciences et la philosophie secouèrent le joug de l'autorité, 9. depuis Descartes jusqu'à la Révolution française, 10. de la Révolution française jusqu'aux progrès futurs de l'esprit humain. Cette chronologie montre bien de quelle manière ces penseurs envisagent un mouvement de l'humanité par étape. Mill a été profondément influencé par cette pensée et par les concepts qui en ont procédé.

Avec la révolution industrielle et l'émergence de l'empire où le soleil ne se couche jamais, la foi en une humanité qui ne cesserait de progresser est de plus en plus prégnante, et l'optimisme et la confiance qui accompagnent cette croyance constituent un trait marquant de l'époque. Cependant, l'utilisation de la notion de progrès par Mill ne correspond pas tout à fait à celle de ses contemporains : selon lui, ce n'est pas seulement l'avènement de la démocratie qui marque l'époque, mais aussi l'ère industrielle et la marche incessante du progrès. Mill est à cet égard dans la droite ligne de la théorie du développement social de Saint-Simon et d'Auguste Comte. Face à une nouvelle structure sociale, Saint-Simon et Comte n'ont pas hésité à proposer une théorie du développement social en trois étapes afin d'élaborer une démonstration en faveur de la société industrielle à venir. Comte, en particulier, divise le développement historique en trois grandes étapes correspondant à trois états de l'intelligence humaine : théologique, métaphysique et positif, l'humanité étant en train d'entamer la troisième étape qui marque l'aboutissement de l'histoire humaine. Dans cette étape, la

classe industrielle est dominante, ses actions sont guidées par la philosophie positiviste, et l'ordre et le progrès sont les deux moteurs du développement social. Selon Comte, l'histoire et l'évolution de la société à la lumière de la loi des trois états dressent un portrait de l'humanité en progrès constant. Pour promouvoir ce progrès continu de l'humanité, nous devons établir une « notion rationnelle du progrès humain », écrit-il<sup>29</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence active des penseurs des Lumières, l'idée de progrès et la foi en un progrès ininterrompu de l'humanité se répand dans tous les esprits. Mill fait lui-même part de sa surprise et de son excitation à la lecture des œuvres de Saint-Simon<sup>30</sup>.

La notion d'étape ou de phase (*stage*) est étroitement liée à celle de progrès. Marx et Engels, et Comte avant eux, l'utilisent pour désigner aussi bien les progrès historiques que le développement individuel, toujours dans un mouvement ascendant. Si l'on examine les notions de progrès et de phase chez Mill, on constate qu'il a aussi une conception linéaire du progrès, mais ce qu'il recouvre et son principe moteur sont différents. Au cours de la révolution industrielle anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle, la vision progressiste de l'humanité se renforce, et Mill, convaincu par le fait de la révolution industrielle et séduit par le positivisme de Comte, ne fait pas exception. John C. Rees explique comment la théorie des trois états de Comte fournit à Mill le concept le plus clair d'humanité depuis le changement d'époque<sup>31</sup>. Mill présente à ce sujet les bénéfices qu'il tire de la lecture des *Cours de philosophie positive*<sup>32</sup> : le progrès de l'humanité se fait d'une étape inférieure vers une étape supérieure, de la barbarie vers la civilisation ; « progrès » revêt ici non seulement un sens matériel, mais aussi une dimension spirituelle et conceptuelle, culturelle et intellectuelle. Quand on parle de progrès, de progrès social, il convient de prêter attention au moteur de ce progrès. Mill écrit : toute l'histoire peut être considérée comme une longue chaîne de cause à effet, ou comme un filet qui s'étend, soumis aux caractéristiques intrinsèques

---

29. COMTE Auguste 1844, p. 59.

30. MILL John Stuart 1981, p. 52.

31. REES John C. 1985, p. 53.

32. Sur les relations entre Comte et Mill, voir MILL John Stuart 1981, p. 219.

de l'homme et aux caractéristiques extrinsèques des lois de l'univers ; tout état de la société et toute conception de l'humanité qui en découlent révèlent les bases de son principe supérieur, peu importe son degré de clarté, l'objet de la philosophie historique du troisième état est de déterminer dans quelle mesure le futur état de la société vient de ses conditions actuelles<sup>33</sup>. Ainsi Mill veut-il mettre au jour les progrès historiques dans l'évolution de l'histoire, mais, contrairement à la plupart des penseurs, en particulier ceux des Lumières, il ne se contente pas de penser que les progrès sociaux sont constants : il souhaite avant tout découvrir la loi qui régit ces progrès, et réfléchir aux moyens de stimuler cette force motrice qui les provoque.

Nous pouvons voir à partir de là que la civilisation est hiérarchisée et qu'elle évolue d'un état inférieur vers un état supérieur. Dans cette optique, les peuples civilisés doivent assumer une mission de civilisation : c'est la fameuse mission civilisatrice des colonies (ces concepts sont tous apparus au XIX<sup>e</sup> siècle). Cette mission n'a rien à voir avec la domination ou la persécution, mais elle consiste à prendre sous son aile le peuple colonisé pour l'emmener vers la civilisation et la maturité, et lui transmettre les modes de production et les modes de vie appropriés, à savoir ceux de la Grande-Bretagne. La civilisation est donc hiérarchisée, marquée par un état d'avancement ou de retard relatif et elle tend vers une fin. Les Européens sont parvenus au stade ultime de ce processus tandis que les autres, à savoir tous les peuples non européens, stagnent. On voit bien que l'immobilisme des territoires extérieurs à l'Europe, en particulier l'Inde et la Chine, est indispensable pour assurer la légitimité de la volonté civilisatrice européenne. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est pourquoi au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les penseurs européens ont fait une distinction entre l'Orient et l'Occident, et affirmé que l'Orient, en particulier l'Inde et la Chine, se caractérisait par un état de stagnation et de barbarie. Mais l'on est en droit de se demander sur quoi se basaient de telles affirmations. Mill s'attarde longuement sur cette question dans *De la liberté*, où il analyse dans un premier temps pourquoi l'Europe n'a pas stagné. Grâce aux grandes découvertes géographiques, la Renaissance, les

---

33. GIBBINS John 1990, p. 93.

Lumières et la révolution industrielle, l'Europe est entrée dans une phase de liberté, et elle a avancé alors que la Chine a stagné durant plusieurs milliers d'années. À partir de ce constat, Mill lance un avertissement à ses compatriotes :

Il nous faut impérativement rester libres, car nous deviendrions sans quoi immobiles comme les Chinois.

Il avait déjà exprimé ce point de vue en 1840 dans la *Edinburgh Review*, à l'occasion d'un commentaire sur le second volume de l'essai de Tocqueville *De la démocratie en Amérique*. Préoccupé par l'ambiance de répression qui règne à l'époque victorienne, Mill préconise un renforcement de la liberté et de l'ouverture, faute de quoi la Grande-Bretagne risquerait de devenir immobile comme la Chine.

Nous pouvons voir à partir de cette division de la civilisation en différents stades de quelle manière l'Europe est considérée comme civilisée tandis que les territoires non européens, encore soumis à un gouvernement féodal et autoritaire, stagnent. Cette théorie du développement social permet non seulement d'énoncer que ce qui est extérieur à l'Europe est immobile, mais d'élaborer un système théorique pour affirmer que les pays non européens se trouvent dans un état d'immobilisme, et convaincre plus particulièrement les pays intéressés de leur état d'infériorité. Marx esquisse un schéma d'évolution sociale en cinq étapes, Condorcet énonce dix étapes dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Saint-Simon affirme que la société industrielle est l'étape ultime du développement de l'humanité et Mill élabore une théorie en quatre phases. Toutes ces approches ont en commun de considérer le développement humain comme un mouvement linéaire, procédant par étapes, depuis un état inférieur vers un état supérieur.

Ainsi, les barbares font bien pâle figure par rapport aux peuples civilisés qui, quel que soit le système de mesure, se trouvent tout en haut de l'échelle. La civilisation crée de toute évidence un sentiment de supériorité ; elle attribue à ses champions une mission, prendre sous leur aile les sociétés ayant un niveau de civilisation plus faible, tandis que ces dernières doivent accepter avec joie d'être guidées par leurs nouveaux maîtres. Ce système théorique implique non

seulement les notions de civilisation et de barbarie, mais aussi l'idée que le développement social s'effectue par étapes et suit une progression linéaire d'un état inférieur vers un état supérieur ; il permet qu'un peuple plus évolué gouverne ou guide un groupe moins évolué pour l'emmener vers un état supérieur. On comprend ainsi pourquoi les Européens ont instauré au XIX<sup>e</sup> siècle un système de gouvernement impérialiste dans le monde entier, pourquoi la colonisation n'a posé aucun problème moral et comment elle donnait au contraire l'occasion aux colons de se sentir supérieurs. Ces derniers estimaient que l'Europe devait guider les peuples non européens et, selon les mots de Marx, convertir les territoires colonisés ou semi-colonisés à un mode de production ou un système capitaliste pour qu'ils atteignent un stade supérieur, sans quoi ils ne pourraient réaliser la civilisation. La mission civilisatrice ou impérialiste est donc toute naturelle. C'est cette relation entre progrès et civilisation qu'interroge Mill, en se demandant si la mission civilisatrice est un bien ou un mal. Il estime pour sa part que c'est un bien, comme en témoignent ses écrits sur la Chine :

L'exemple de la Chine peut nous servir d'avertissement. [...] Or, au contraire, les Chinois se sont immobilisés ; ils sont depuis des milliers d'années tels que nous les voyons, et, s'ils doivent s'améliorer encore, ce sera nécessairement grâce à des étrangers. Ils ont réussi au-delà de toute espérance l'entreprise à laquelle les philanthropes anglais s'adonnent avec zèle : uniformiser un peuple en faisant adopter par tous les mêmes maximes et les mêmes règles pour les mêmes pensées et les mêmes conduites. Voilà le fruit. Le régime moderne de l'opinion publique est, sous une forme non organisée, ce que sont les systèmes éducatif et politique chinois sous une forme organisée. Et, si l'individualité n'est pas capable de s'affirmer contre ce joug, l'Europe, malgré ses nobles antécédents et le christianisme qu'elle professe, tendra à devenir une autre Chine<sup>34</sup>.

En approfondissant l'analyse, on découvre que la pensée de Mill présuppose un système moral axé sur les fins, que l'on retrouve chez tous les penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette fin consiste à assumer la mission civilisatrice et amener les peuples barbares vers un mode de production capitaliste, c'est-à-dire vers la civilisation et la liberté. De

---

34. MILL John Stuart (1859) 2002, p. 56.

ce point de vue, le progrès est l'objectif principal et la raison d'être de tous les gouvernements coloniaux, et si l'on veut juger de la qualité d'un gouvernement ou évaluer ses mérites, il suffit de voir quels progrès ont été instaurés par lui dans les colonies, et si les peuples colonisés se rapprochent des Européens. Si cet objectif n'est pas atteint, c'est le mode de gouvernement qui doit être mis en cause, car il s'est rendu coupable d'un crime. Selon Mill, lorsque les gouvernants n'assument pas le plus grand devoir moral dû à un pays, cela équivaut à un crime. Les gouvernants sont non seulement responsables de la gestion d'un territoire, mais ils sont aussi porteurs d'une charge morale, car le pays colonisé confie au pays suzerain la responsabilité de le mener vers un stade de civilisation supérieur. Si le gouvernement colonisateur n'a pas atteint cette fin, cela signifie qu'il a failli à son devoir moral. Aujourd'hui en Chine, nous attribuons des objectifs à chaque niveau de gouvernement, les résultats sont planifiés : si les établissements de province ne réussissent pas à envoyer un certain nombre de leurs élèves à Qinghua ou Beida<sup>35</sup>, cela signifie que l'éducation locale a échoué ; si l'on n'a pas réussi à construire un certain nombre d'autoroutes, cela signifie que les services responsables des infrastructures n'ont pas bien travaillé, etc. La logique est la même ici. Comment Mill examine-t-il l'efficacité d'un gouvernement ? Si un gouvernement ne peut assumer sa mission, il a failli à son plus grand devoir moral, cela signifie qu'il faut non seulement évaluer les performances du gouvernement, mais aussi le condamner moralement si le pays gouverné n'est pas devenu plus civilisé. Mais en dépit de ce discours, Mill croit fondamentalement que sur le plan matériel, intellectuel, ou même moral, le gouvernement colonial anglais est toujours du côté du bon et du bien, et jamais du mal, c'est un phare qui mène vers la civilisation, la maturité et la rationalité.

\*\*\*

Pour comprendre aujourd'hui ces idées de Mill ainsi que les oppositions, centrées sur la Grande-Bretagne, entre civilisation et

---

35. Deux des plus prestigieuses universités du pays, situées à Pékin. (NdT)



barbarie, liberté et despotisme, Moi et Autrui, Occident et Orient, ou encore les différentes phases de la civilisation, il convient de renouveler la réflexion sur la définition et le contenu de ces concepts. Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra mieux comprendre la pensée de Mill sur le libéralisme et mieux saisir ce qu'impliquent ces concepts pour lui. On peut voir à la lumière des réflexions de Mill exposées ci-dessus que l'on peut être un penseur libéral tout en défendant la légitimité de l'établissement de colonies par un gouvernement impérial : Mill parvient à tenir ensemble ces deux idées contradictoires. Comment comprendre et apprécier ce paradoxe<sup>36</sup>? En ce qui concerne la civilisation<sup>37</sup>, existe-t-il vraiment une distinction catégorielle entre l'inférieur et le supérieur, entre le bon et le mauvais? Le dialogue culturel et civilisationnel entre deux peuples est-il établi sur une base égalitaire, ou bien doit-il se faire sous ce qu'on appelle la « supervision » et la « tutelle » d'un autre peuple? Par conséquent, on ne peut s'empêcher de poser la question suivante : Mill est-il encore vraiment un penseur libéral? et quel type de penseur libéral est-il alors? Ainsi, il convient de consacrer à cette pensée une réflexion qui embrasse plusieurs niveaux d'analyse, au lieu de l'aborder de manière unidimensionnelle. De même, si l'on essaie d'établir, au-delà de Mill, une généalogie de la pensée et des connaissances au XIX<sup>e</sup> siècle, il convient de renouveler la réflexion sur les

---

36. Plusieurs contemporains de Mill proposent une critique en s'interrogeant sur la légitimité du gouvernement des pays civilisés sur les pays dits non civilisés et sur les moyens de la prouver. Voir STEPHEN James 1876. Le penseur américain d'origine palestinienne Edward Saïd affirme que la culture européenne n'a pas toujours, mais souvent procédé ainsi : les pays européens disposent de critères sélectifs pour affirmer leur supériorité et leur droit à gouverner des pays lointains. Mill fait de même quand il affirme qu'on ne peut accorder son indépendance à l'Inde. Sur la défense de l'empire britannique par Mill, on peut aussi lire SULLIVAN Eileen 1983, p. 599-617.

37. Pour le chercheur Uday Singh Mehta, la pensée de Mill selon laquelle la civilisation se divise en plusieurs catégories relève de la théorie de la hiérarchie des civilisations où la civilisation la moins avancée doit se soumettre à la plus avancée pour atteindre un stade supérieur. Cette idée est aussi liée à l'utilitarisme de Mill : il écrit au début de *De la liberté* qu'il faut se fonder sur les intérêts permanents de l'homme en tant qu'être susceptible de progrès. On peut donc voir qu'il reste chez Mill une finalité ultime, ou une pensée téléologique. Pour atteindre cette fin, le gouvernement colonial britannique est un moyen qui peut être utilisé. Pour une analyse de la vision de Mill sur la civilisation et l'empire, voir MEHTA Uday Singh, 1999, chap. 3, « Progress, Civilization and Content ».

principes idéologiques sous-jacents à la définition de « civilisation » et de « barbarie », et ainsi interroger la légitimité et le caractère inéluctable du système international qui s'appuie sur ces notions.

Traduction de Camille Richou

### **Références des ouvrages cités**

COMTE Auguste 1844.

COMTE Auguste, *Discours sur l'esprit positif*, Carilian-Goeury et V. Dalmont, Paris, 1844.

GIBBINS John 1990.

GIBBINS John, J.S. Mill, *Liberalism and Progress in Victorian Liberalism: Nineteenth century Political Thought and Practice*, Richard Bellamy éd., Routledge, 1990.

GUIZOT François 1828.

GUIZOT François, *La civilisation en Europe depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française*, Paris, Pichon et Didier éditeurs, 1828.

HOBSON John M. 2004.

HOBSON John M., *The Eastern Origins of Western Civilisation*, University of Cambridge, 2004.

KANT Emmanuel (1784) 2006.

KANT Emmanuel, *Qu'est-ce que les Lumières?* traduit par Stéphane Piobetta, Paris, éd. Mille et une nuits, 2006.

LIU Lydia H. 2004.

LIU Lydia H., *The Clash of Empires: The Invention of China in Modern World Making*, Harvard University Press, 2004.

LOCKE John (1690) 2002.

LOCKE John, *Traité du gouvernement civil*, traduit par David Mazel, livre numérique édité par l'Université du Québec à Chicoutoumi, 2002 : [http://classiques.uqac.ca/classiques/locke\\_john/traité\\_du\\_gouvernement/traité\\_du\\_gouver\\_civil.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/locke_john/traité_du_gouvernement/traité_du_gouver_civil.html)

MEHTA Uday Singh 1999.

MEHTA Uday Singh, *Liberalism and Empire: A Study in Nineteenth Century British Liberal Thought*, University of Chicago Press, 1999.

MILL John Stuart (1859) 2002.

MILL John Stuart, *De la liberté*, traduit par Laurence Lenglet, livre numérique édité par l'Université du Québec à Chicoutoumi, 2002 : [http://classiques.ugac.ca/classiques/Mill\\_john\\_stuart/de\\_la\\_liberte/de\\_la\\_liberte.html](http://classiques.ugac.ca/classiques/Mill_john_stuart/de_la_liberte/de_la_liberte.html)

MILL John Stuart 1877.

MILL John Stuart, *Le gouvernement représentatif*, trad. Charles Dupont-White, Paris, Guillaumin, 1877.

MILL John Stuart 1981.

MILL John Stuart, *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume I – Autobiography and Literary Essays*, John M. Robson & Jack Stillinger éd., Londres, University of Toronto Press, Routledge and Kegan Paul, 1981.

REES John C. 1985.

REES John C., *John Stuart Mill's On Liberty*, Oxford, 1985.

ROADS Murphey 1996.

ROADS Murphey, *A History of Asia*, Harper Collins College Publisher, 1996.

STEPHEN James 1876.

STEPHEN James, *Liberté, égalité, fraternité*, traduit de l'anglais par Amédée Gréban, A. Lacroix, 1876.

SULLIVAN Eileen 1983.

SULLIVAN Eileen, « Liberalism and Imperialism: John Stuart Mill's Defence of the British Empire », *Journal of the History of Ideas* 44, n° 4, 1983.

ZASTOUPIL Lynn 1994.

ZASTOUPIL Lynn, *John Stuart Mill and India*, Stanford University Press, 1994.